APERÇU

N° 5.

PHILOSOPHIQUE ET MÉDICAL

DES ANTILLES.

Thèse

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE
à la Faculté de Médecine de Montpellier, le 5 Février 1836;

PAR
ARISTIDE JOUBERT,
De Rochefort;
CHIRURGIEN ENTRETENU DE LA MARINE;

Pour obtenir le grade de Docteur en Médecine.

..... *Quod vidi liceat mihi referre.*

A MONTPELLIER,
Chez Mme Veuve RICARD, née GRAND, Imprimeur,
place d'Encivade, n° 3.

1836.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE !!

AU PROFESSEUR **DUBRUEIL**,

Chevalier de la Légion d'honneur, Doyen de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Respect et reconnaissance.

A. JOUBERT.

APERÇU

PHILOSOPHIQUE ET MÉDICAL

DES ANTILLES.

Un long séjour aux Antilles nous a permis d'y observer attentivement les hommes et les climats. Nous recueillons ici nos souvenirs, nous rassemblons quelques notes glanées dans les auteurs ou prises sur les lieux, pour en former un tout fort imparfait sans doute. Obligé de nous renfermer en un cadre étroit, resserré par la main du temps qui nous presse, nous nous bornons à énoncer des généralités sur le sol, la température, les mœurs, les maladies. Nous suivons, dans la distinction des saisons, celles établies par le docteur

Levacher, dans un ouvrage fort intéressant sur la topographie médicale de Ste-Lucie.

Puissent nos considérations hygiéniques, inspirées par les ouvrages de médecine, et appliquées par notre jeune expérience, renfermer quelque chose de bon et d'utile!

Les chirurgiens de la marine, durant leur vie nomade, ont souvent l'occasion de visiter ces colonies et d'y vérifier les faits que j'avance. Beaucoup, parmi eux, auraient eu le talent de mieux dire; mais que l'illustre Académie devant laquelle je comparais daigne ne considérer ici que mon désir de bien faire.

DES ANTILLES.

Terra etiam ipsa consideranda est, nuda ne sit et aquis carens, aut densa et aquosa, et an concava sit et æstuosa, vel alta et frigida.

(*Hippocratis de aeribus, aquis et locis.*)

Comme une riche ceinture qui s'étend de l'*Amérique* septentrionale à l'*Amérique* méridionale, les *Antilles* forment une suite d'îles tantôt groupées, tantôt éparses, qui circonscrivent à l'orient le vaste golfe du *Mexique*. La plupart paraissent être des productions volcaniques, et l'on sait, comme l'a fort bien remarqué le savant Virey, combien les laves, en se décomposant, donnent de fertilité au sol. Elles ne renferment que très-peu de minerais, et l'on y voit de nombreuses sources d'eaux thermales; plusieurs aussi annoncent évidemment une formation sous-marine, car l'on a trouvé des coquillages et des pétrifications de poissons jusque sur les plus hautes montagnes.

En approchant de cette zone torride, un esprit philosophe sera profondément impressionné à la vue d'une végétation forte et vigoureuse, d'un sol inégal où la nature, toujours imposante, se montre cependant sous les aspects les plus variés.

Ici, l'on découvre des côtes escarpées, des rochers taillés à pic ; là des anses, des baies qui semblent offrir une rade assurée, tandis que, plus loin, les vagues blanchissent contre des récifs. A l'entour, de frêles pirogues, conduites par des nègres pêcheurs, sillonnent la mer en tout sens. Sur les rivages, l'on voit s'élever des habitations isolées ou réunies, des bourgs, quelques villes florissantes qui reçoivent dans leurs ports les navires de toutes les nations. Derrière s'étendent d'immenses savanes, de belles et fertiles plaines plantées de cannes à sucre, de caficrs, de manioc, etc., bordées d'aloès, de tamarins et de palmistes majestueux.

C'est dans le centre de ces îles que s'élèvent ces volcans dont le penchant, recouvert d'épaisses forêts, retentit du bruit des cascades. Leur sommet, durant la plus grande partie de l'année, est voilé par des nuages ; cependant, au lever du soleil et durant la saison sèche, on l'aperçoit souvent à découvert : alors ses formes rembrunies se dessinent dans un ciel azuré ; l'on distingue aisément ses divers pitons et les tourbillons de fumée qui sortent de leurs flancs. A côté, des précipices, des crevasses profondes, des masses de rochers énormes qui semblent suspendues dans les airs : tout atteste les désordres d'anciennes éruptions ; mais les générations présentes, qui n'ont point vu leurs terribles effets, s'agitent et s'endorment aux pieds

de ces cratères fumans : seulement, quand des tremblemens de terre viennent ébranler leurs habitations et font frémir le sol sous leurs pas, ils savent bien en accuser leurs dangereux voisins. Il y a sept ans, je visitais un de ces volcans avec quelques officiers Français ; et, malgré ce laps de temps, les impressions que j'éprouvais alors, à la vue d'une nature si riche, si puissante, si variée, n'ont pu s'effacer.

Le naturaliste qui voudra explorer les forêts encore vierges des Antilles, devra franchir de profondes ravines, gravir de rochers en rochers, se suspendre aux nombreuses lianes qui festonnent les arbres ; il marchera sur une couche végétale, constamment fécondée par le détritus des feuilles et des plantes, à travers les mousses, les lichens, les fougères et l'immense famille des parasites. Les *palmistes*, les *courbaris*, les *sabliers*, les *acoma*, formeront sur sa tête des dômes de verdure qui ne laissent jamais pénétrer les rayons du soleil, et par cela même entretiennent constamment une fraîcheur pernicieuse. En présence de ces monstrueux *baobab* (1) aux vastes rameaux, aux profondes racines, il pourra s'enquérir de la vétusté

---

(1) J'ai ouï dire que cet arbre existait dans les îles de Porto-Ricco et de Cuba, aussi bien que dans celles du Cap-Vert.

du Nouveau-Monde. Enfin, il reviendra de sa pénible course avec une abondante moisson de plantes *acotylédones*, de *solanées, rubiacées, orchidées, rutacées, euphorbiacées*, et de nombreux *palmiers*.

Mais ces couches végétales, constamment alimentées par un fumier nouveau, ne seront pour l'homme que des foyers d'infection permanens; et en vain l'on objecterait ici que la providence, en élevant des mornes nombreux, en creusant entre eux de profondes scissures, a voulu isoler ces dangereux foyers, et préserver les êtres vivans de leur influence délétère. Ces hautes montagnes fixeront trop souvent les nuages. Dans ces gorges profondes, les eaux croupiront, deviendront roussâtres, fétides, et n'entretiendront que des habitans pâles et souffrans, dont les chairs mollasses seront gonflées de fluides et sujettes à de fréquens engorgemens. Ces sinuosités creuses concentreront trop les rayons solaires, et ne renfermeront qu'un air stagnant, épaissi par des vapeurs et des miasmes infects.

Aussi l'on est conduit à faire cette triste réflexion, que si la nature, en ces lieux, a déployé toute son opulence, et mis tous les germes de la vie dans le règne végétal, elle a peu fait au contraire pour la conservation de l'homme, et beaucoup pour la prompte décomposition de son corps. Cette vérité ressortira davantage si nous interrogeons plus particulièrement les climats.

Il serait difficile de partager les saisons des colonies d'une manière régulière. Les auteurs qui ont écrit sur cette matière, admettent assez généralement deux divisions principales : la *chaleur tempérée* et la *forte chaleur*, ou, qui mieux est, la *saison sèche* et la *saison humide*; mais, comme l'a fort bien observé le docteur Levacher, entre elles deux se pressent des nuances intermédiaires difficiles à saisir, et qui font qu'il n'existe point de démarcation bien franche, et que l'on passe de l'un à l'autre de ces extrêmes par des degrés imperceptibles. Il nous suffira donc de décrire les diverses modifications atmosphériques, suivant les différens mois de l'année.

Depuis la fin de Novembre jusques au commencement du mois de Mars, alors que le soleil ne darde sur ces contrées que des rayons obliques, la température des colonies est délicieuse; l'aurore se lève brillante et pure, et fait étinceler sur les fleurs une abondante rosée que versa la nuit; les vents, plus légers et plus frais, soufflent de l'est au nord, et chassent devant eux de légères vapeurs; des grains de pluie viennent de temps en temps rafraîchir la terre. Il arrive fréquemment, et surtout au coucher du soleil, que des brises folles, formées dans le creux des vallées, soufflent sur les rivages, et vont rider la surface des mers. Le matin, le thermomètre de Réaumur est à 18°; au milieu du jour, et par conséquent dans l'instant

de la plus forte chaleur, il ne dépasse pas 22 ou 23°; le soir, il revient à 18°.

Vient ensuite le temps de la sécheresse ou la saison dite du *Carême*; celle-ci s'étend jusques au mois de *Mai*. Le ciel est pur et découvert, et l'astre du jour s'y montre dans tout son éclat; les pluies ne rafraîchissent plus le sol; la plupart des rivières se tarissent; les herbes, flétries et desséchées, contrastent d'une manière singulière, par leur teinte jaunâtre, avec la verdure sombre que conservent encore les bas-fonds et les gorges humides des montagnes; les arbres, brûlés par la chaleur et battus par les vents de sud-est, se dépouillent en partie de leur feuillage, qui se disperse au loin emporté dans des tourbillons de poussière.

Souvent apparaissent à l'horizon des vapeurs blanchâtres, que l'on désigne plus spécialement, dans le pays, sous le nom de nuages moutons; si l'œil les fixe, bientôt il les voit s'élever, arriver au point le plus culminant de la sphère céleste, s'étendre comme les flocons d'une laine éblouissante, puis s'amincir et disparaître : tant l'évaporation est active sous l'influence du climat des tropiques; tant l'air et l'eau obéissent facilement à la force expansive du principe qui les pénètre.

Le soleil à son couchant laisse l'horizon en feu; les nuages, étendus ou agglomérés, s'approchent, se confondent et présentent mille formes fantas-

tiques; tandis qu'à l'opposite la lune reprend tranquillement son empire; et parfois le passage du jour à la nuit est à peine sensible, tant cet astre répand une vive clarté sur les objets environnans.

Durant ces deux mois, le thermomètre se maintient entre 20 et 25°.

En Mai commence la saison des orages : ces phénomènes électriques étonnent par leur fracas et par la promptitude avec laquelle ils se forment et se dissipent. En un instant le plus beau ciel s'est obscurci, les éclairs projettent au loin leur sinistre clarté, des nues surchargées d'électricité roulent en grondant dans les airs. Tout à coup la foudre, en sillonnant la nue, éclate et tombe; le ciel, la terre, tout est embrasé; une pluie à larges gouttes se précipite et s'arrête aussitôt comme si elle était suspendue par une force invisible; mais un point d'azur a paru : il entr'ouvre ce sombre rideau de nuages, et laisse apercevoir le soleil qui domine majestueusement ces îles, et leur dispense les flots d'une lumière éblouissante.

Cette troisième époque sert d'intermède entre la saison sèche et la saison humide.

L'*hivernage* commence à la mi-Juillet et dure jusques à la fin d'Octobre. Ce temps est celui des pluies et des plus fortes chaleurs.

Le matin, la terre est couverte d'une épaisse rosée, le thermomètre est à 20°; pendant le jour, et observé à l'ombre, il s'élève de 25 à 28 et jus-

ques à 30°; le soir, l'instrument revient à 20°; il fait alors un serein pernicieux. L'on trouve aisément, dans la puissance dilatante des rayons solaires, dans la vaporisation des liquides, dans la raréfaction de l'air, dans les vents enfin, la raison de cette humidité si abondante durant la nuit, alors que le soleil cesse d'interposer son calorique et de volatiliser les vapeurs.

A midi, la chaleur est insupportable; de lourdes bouffées soufflent par intervalles du sud à l'ouest.

Des nuées de larves et d'insectes sortent des étangs et des marais, s'attachent au corps des animaux, et leur causent des démangeaisons fort incommodes. Souvent les rivières, grossies par les ondées, se précipitent en torrens du haut des montagnes, et roulent à la mer leur fange et leurs débris.

C'est à cette époque qu'ont lieu les tremblemens de terre, les raz de marée, et ces ouragans si redoutables aux navigateurs, si funestes aux habitans de ces îles, toujours précédés par un état de torpeur et d'anéantissement, par un calme morne et silencieux....., affreuse période d'incubation ! !....

Mais arrêtons-nous ici, et examinons quelques-uns des principaux effets de ces influences climatériques sur la santé de l'homme.

Le tissu dermoïde est le siége d'une irritation permanente qui réagira sur les centres nerveux

en proportion de son intensité ou des surexcitations qui pourront advenir. Le système absorbant, sans cesse en action, est, par cela même, plus disposé aux inflammations et aux dégénérescences qui en sont les suites.

Combien de maladies n'avons-nous pas observées qui étaient le résultat de l'action combinée de la chaleur et de la transpiration ! Combien d'affections graves causées par l'irritation dont les vaisseaux capillaires lymphatiques et sanguins sont le siége presque constant !

Le poumon joue, dans ces Antilles, un rôle actif et fatigant; la respiration, bruyante et difficile, semble menacer constamment la congestion des organes thoraciques.

Dans l'appareil circulatoire, l'équilibre est détruit; il y a réaction manifeste du centre à la circonférence, le système nerveux prédomine.

La nutrition est lente, pénible, laborieuse. W. Hunter, Blanc, et la plupart des physiologistes, ont aussi démontré que la faculté digestive est en raison inverse de la faculté sensitive, laquelle est exaltée sous le climat des tropiques.

Mais l'*hivernage* est sans contredit la saison la plus malsaine : alors l'atmosphère tient lieu de pluie; les végétaux s'y développent avec vigueur; les plantes les plus arides trouvent à s'y nourrir, tandis que le corps humain, plongé dans un bain de vapeur continuel, se débilite de plus en plus. C'est la constitution éminemment chaude et hu-

mide, la pire de toutes les constitutions atmosphériques, et celle que tous les médecins, depuis le divin Hippocrate jusques à nos jours, ont regardée comme la plus propre à la production et au développement des fièvres malignes et des maladies contagieuses et pestilentielles.

L'on remarque surtout, à cette époque, combien la putréfaction est facile et prompte. Cela n'est point étonnant, eu égard aux deux principales sources de décomposition des corps : d'une part la chaleur qui les dilate, de l'autre l'humidité qui les pénètre et achève d'isoler leurs molécules par ses principes dissolvans.

Et que, par suite d'une atteinte quelconque portée dans l'organisme, il advienne une phlegmasie, la disposition à la putridité deviendra manifeste, et souvent, de la lésion la plus simple d'abord, le mal s'irradiera dans tous les tissus de l'économie, revêtira les caractères typhoïdes, adynamiques, semblables à ces vastes incendies qui naissent d'une étincelle ; et dès lors, vouloir assigner une marche réglée, une durée plus ou moins longue à la maladie, serait folie : à peine quelquefois si, entre la période d'incubation et celle de putréfaction, il s'écoule un moment.

Cette dernière assertion est en rapport avec l'expérience de tous les praticiens des colonies. Aussi l'on conçoit combien, dans un pays où les maladies marchent avec une rapidité si effrayante, il importe de les prendre à leurs premiers symptômes.

DES POPULATIONS.

Hominum insuper diæta perquirenda, quæ maximè capiantur, an bibuli sint et lucriones et otio dediti, aut exercitiis variis utentes, et tolerantes laborum, ciborumque plus adpetentes quam poculorum; ex his enim singula sunt investiganda.
(*Hippocratis de aeribus, aquis, et locis.*)

Aussitôt que Christophe Colomb eut frayé la route d'un nouveau monde, le désir de partager avec les Espagnols un si riche butin s'empara des habitans de la vieille Europe; et, dès lors, la passion des richesses vint agir si puissamment sur leurs cœurs, que ni les dangers d'un élément si fécond en naufrages, ni les épidémies si meurtrières, ne purent la maîtriser. La mer se couvrit de vaisseaux; une foule d'aventuriers hardis voulurent aller tenter la fortune; et les *Antilles*, que les Espagnols avaient laissées derrière eux comme une proie inutile, devinrent leur point de ralliement. Mais ni l'étendard triomphant de leur religion, ni les armes royales qu'ils plantaient sur les côtes, ni le *te-Deum* qu'ils entonnaient au bruit du canon, ne purent leur rendre ce ciel favorable. Aussi, que de pertes, que de cruels sacrifices a exigés la fondation de ces colonies! combien de malheureux y ont vu s'écrouler tout leur

échafaudage de projets, et toutes leurs espérances se briser contre un cercueil !

Parmi les étrangers qui arrivent actuellement aux *Antilles*, les uns sont conduits par le devoir, les autres y viennent encore, suivant l'antique expression, pour tenter la fortune. Grâces à des mesures hygiéniques sagement combinées de la part des gouvernemens, ils n'ont point tant à redouter les épidémies de fièvre jaune, et parviennent mieux à résister aux influences délétères du climat. Il arrivait fréquemment autrefois que des traversées fatigantes à bord de navires mal installés, la malpropreté des équipages, l'encombrement d'un grand nombre de passagers, secondaient puissamment les causes atmosphériques et autres qui amenaient ces épidémies. Depuis lors aussi, des défrichemens ont eu lieu, l'on a creusé de nombreux canaux, les cultures se sont étendues, et dans les lieux les plus salubres, l'on a vu s'élever des hôpitaux vastes et bien administrés.

Passant d'un milieu dans un autre, l'Européen qui vient habiter la zone torride est obligé de se mettre en rapport avec un air plus raréfié, une lumière plus vive, un calorique plus abondant. Les premiers effets produits sur ses organes sont le relâchement des solides et la dilatation des fluides; alors naissent des sueurs abondantes spontanées dont la soif est le résultat bien naturel : l'on veut rendre au corps le liquide qu'il perd

constamment. D'abord, et chez les individus forts et robustes, l'on dirait que leur organisme se raidit et veut lutter contre les influences extérieures : ils s'agitent en tous sens, ils mangent avec avidité; leur circulation devient plus rapide, la turgescence de l'appareil sanguin plus grande; et pour peu qu'il existe chez eux une prédisposition aux maladies inflammatoires, cet état acquerra bientôt un degré funeste d'exacerbation; mais, le plus souvent, ces phénomènes manquent ou s'affaiblissent graduellement. Les mouvemens s'exécutent avec plus de lenteur; le moindre exercice devient fatigant; l'on cherche le repos; les organes de la vie nutritive participent promptement à cette innervation; leurs fonctions deviennent plus lentes, les digestions plus difficiles, les urines moins abondantes, et la sécrétion de la bile plus active et plus âcre. L'on remarque que le sang veineux, épaissi, prend davantage une coloration noire : cet effet résulte sans doute d'une carbonisation plus grande; car, dans les pays chauds, il y a moins d'oxigène absorbé dans l'acte de l'hématose. Le visage, les mains et les parties découvertes prennent également une teinte plus rembrunie; il en est, disent les physiologistes, de l'effet de la lumière sur les fluides du corps humain, comme de son action sur les végétaux, dont elle épaissit et colore les sucs.

Ainsi, le climat des Antilles, succédant à un au-

tre, formera une nouvelle constitution, mais plus ou moins rapidement, avec plus ou moins de trouble, suivant le degré de force ou de faiblesse qui sera départi à l'individu : son influence sera moins dangereuse aux habitans des pays méridionaux; il exigera un tribut plus sévère de la part des habitans du nord. Heureux si celui-ci sait se soumettre à ces lois en réglant ses goûts, ses penchans, ses habitudes, en un mot sa manière d'être! il pourra rendre ainsi la métastase plus facile et moins dangereuse; après un certain temps, ces conditions atmosphériques ne l'affecteront plus que dans leurs variations brusques : car, a dit le Père de la médecine, celles qui sont devenues constantes et habituelles agissent d'une manière peu sensible sur notre organisation; aussi les mêmes causes qui, appliquées aux organes des nouveaux arrivés, y produiront des altérations aussi graves que subites, seront sans action sur la constitution affaiblie et modifiée. Telle est la manière dont la plupart des médecins des colonies conçoivent l'acclimatement qui préserve de la fièvre jaune.

L'âge adulte est celui qui prédispose davantage l'Européen aux maladies. Les femmes, dont les habitudes sont généralement plus molles, plus indolentes, chez lesquelles prédomine le système lymphatique, supporteront mieux l'influence du climat.

Quelques-uns arrivent aux Antilles après avoir

conçu une telle frayeur de leur insalubrité, qu'ils ont par cela même beaucoup moins de chances en leur faveur d'un prompt acclimatement. Mais c'est surtout en un temps d'épidémie que cet état moral deviendra éminemment dangereux. La peur, qui semble concentrer la circulation dans la région épigastrique, secondera les effets de la phlegmasie gastro-intestinale.

D'autres, au contraire, persuadés que les maladies frappent indistinctement leurs victimes, négligent de se prémunir contre les causes qui peuvent les amener; cette sécurité est plus funeste encore : c'est celle de la plupart des soldats et des marins; aussi ces derniers contractent une foule d'affections qu'ils préviendraient par une vie plus réglée. L'intempérance, l'excès des boissons alcooliques, des plaisirs vénériens, développent des inflammations auxquelles le passage du climat froid au climat chaud les prédispose déjà fortement. Nous ajouterons aussi que leurs maladies trouvent parfois des causes non moins puissantes dans la nature de leur service militaire : telles sont l'exposition à la pluie durant une longue faction, un exercice quelconque par un soleil ardent, etc., etc. Actuellement la dysenterie est devenue, pour ces malheureux, plus redoutable encore que la fièvre jaune.

Souvent la mélancolie s'empare de certains Européens; ils ont quitté leur pays natal en rêvant

la fortune, une existence brillante..... Peut-être avaient ils dit : « là-bas nous trouverons de l'or, » et puis nous entasserons cet or.... » Mais qui pourrait définir ces rêves prestigieux ? Ainsi la pensée de l'homme plonge dans l'immense avenir, s'entoure de tous les élémens de la félicité, et repose au milieu..... A peine arrivés aux Antilles, mille incommodités viennent torturer leur corps, épuiser leur courage : l'illusion cesse ; ils se voient déchus dans leurs espérances, et l'esprit demeure sombre et silencieux en présence de la réalité. Quelquefois leur pensée rétrograde ; elle se tourne vers le sol qui les a vus naître, vers ces parens, ces amis qu'ils ont abandonnés, et qui les entouraient d'une si vive tendresse.

..... *Natale solum, dulcedine cunctos*
Ducit et immemores non sinit esse sui.
OVIDE.

Alors la nostalgie s'empare de ces malheureux ; le marasme et la mort ne tardent point à en être la suite.

Cette maladie des âmes honnêtes et sensibles accompagne la plupart de leurs affections les plus graves. Nous l'avons fréquemment observée dans les hôpitaux militaires, chez les jeunes soldats, et à la suite des dysenteries chroniques. Souvent il suffisait de donner à ces malades l'espérance qu'ils retourneraient bientôt dans leur pays, de

leur annoncer la prochaine arrivée d'un bâtiment de guerre qui devait les emporter, pour voir, en un instant, les symptômes de la dysenterie s'amender et quelquefois disparaître entièrement.

D'autres ont trouvé la voie de la fortune; déjà ils la parcourent à grands pas depuis nombre d'années, et cependant ils restent soucieux, inquiets; leur esprit, sans cesse occupé de spéculations commerciales, se fatigue et s'énerve; leur corps participe bientôt à cet épuisement, et tous les jours l'on entend dire aux colonies : « un tel vient de » mourir; il était sur le point de réaliser sa for- » tune ; il allait repasser en Europe. » A ceux-là, nous répéterons ces paroles des Caraïbes aux chrétiens, quand ils les voyaient tristes et moroses (nous les empruntons à un vieil historien, le sieur de Rochefort) : « Tu es bien misérable, d'avoir » exposé ta personne à de si longs et dangereux » voyages, et de te laisser ronger de tant de soins » et de craintes ! La passion d'avoir des biens te » fait endurer toutes ces peines et te donne tous » ces fâcheux soins ; et tu n'es pas moins en in- » quiétude pour les biens que tu as déjà acquis » que pour ceux que tu recherches encore. Ainsi, » tu vieillis en peu de temps, tes cheveux en blan- » chissent, ton front s'en ride, mille incommodités » travaillent ton corps, mille chagrins te minent » le cœur, et tu cours à grande hâte vers le tom- » beau, et ces richesses, que tu poursuis à perdre » haleine, ne te suivront pas. »

Aux *Antilles*, la population indigène est singulièrement variée. Les Daubenton, Camper, Gall, etc., y eussent trouvé un bien vaste champ à leurs observations phrénologiques. Là, depuis l'angle facial de l'orang-outang jusques à celui de l'Apollon des statuaires; depuis le dernier échelon de l'intelligence humaine jusques à son summum de développement, il existe les degrés les plus curieux et les plus multipliés. Dans la nature, tout est mêlé, tout est confondu, tout semble concourir au même but, à faire suer le sol, afin d'en retirer le plus grand revenu possible; mais, dans la société coloniale, il n'en est point ainsi, et les distinctions que les physiologistes eussent établies sans doute, eu égard aux perfections plus ou moins grandes de l'organisme et de l'intelligence, celle-ci les a posées, mais d'une manière nette, tranchée et qui paraît irrévocable, en ne considérant que la variété des couleurs. La population blanche repousse la race des mulâtres, comme la race des mulâtres repousse celle des noirs.

Les blancs sont les dominateurs du sol : la plupart ont des tempéramens bilieux, quoiqu'il ne soit point rare d'y rencontrer des constitutions sanguines qui se fondent dans ceux-ci et offrent la prédominance simultanée de deux sortes d'appareils. Leur barbe et leurs cheveux sont le plus ordinairement d'une couleur châtain clair. En général leur stature est moyenne, leur système

musculaire peu robuste, leur taille bien proportionnée, leurs membres surtout bien conformés; et sous ce dernier rapport, en les comparant aux Européens, l'on serait tenté d'attribuer cette bonne conformation au peu de liens dont on entoure leur bas âge. Dans ces contrées, sitôt après leur naissance, les enfans, couverts d'un voile fort léger, sont étendus sur des nattes ou des coussins, et ont la liberté de s'y mouvoir en tous sens; tandis que ces maillots et ces langes épais dont on enveloppe les enfans en Europe, ne contribuent pas peu à entraver leur croissance, et même, dans bien des cas, à la rendre vicieuse.

La puberté des créoles est habituellement précoce : chez les femmes, elle apparaît vers la douzième ou treizième année; et tandis que les hommes parviennent rarement à la vieillesse, celles-ci atteignent assez souvent un âge fort avancé; mais la beauté n'est qu'une fleur éphémère.

Leur caractère est ordinairement indolent et apathique, et l'on peut, ce nous semble, trouver les causes de cette mollesse, de cette nonchalance, dans la faiblesse de leurs organes et dans la moindre quantité d'oxigène absorbé par l'action pulmonaire. Leurs appareils digestifs sont dans un état de langueur qui détermine le désir d'alimens âcres, épicés, qui excitent l'atonie de ces organes et les réveillent de la stupeur où ils sont plongés.

Dans ces climats, où les rayons d'un soleil brû-

lant semblent darder la vie sur les êtres qui l'habitent, où tous les organes, surexcités, sont pénétrés d'une plus grande quantité de calorique, les passions se ressentent de cette exaltation physique, et sont ardentes comme le soleil qui les vivifie. Les sensations, les perceptions, habituellement assoupies sous la même influence, se réveillent par intervalles, promptes et vives comme l'éclair, fugitives comme lui.... Nous trouverons aussi dans l'exaltation du système nerveux la raison de leur passion pour les odeurs suaves, les mets sapides, les liqueurs, pour la danse, le jeu et les femmes. Il faut voir avec quels soins, quelle pompe ils savent préparer leurs fêtes ; avec quel raffinement ils en savourent les délices.....

A peine beaucoup de jeunes créoles ont-ils senti les apparences de leur puberté, qu'ils ne tardent point à s'abandonner aux excès en tout genre, pour lesquels ils rencontrent aussi des pentes trop faciles. Il semble alors qu'une voix leur crie : « hâtez-vous de jouir !!.... » Les boissons et les femmes corrompent en peu d'années les sources de leur vie. A l'époque de la virilité, ils sont déjà vieux, et on les voit traîner avec peine leurs corps épuisés du sopha à la table et de la table au lit. Souvent, après avoir ainsi tari par des débauches prématurées les sources naturelles du plaisir, ils cherchent à remédier, par des stimulans, à l'altération des facultés reproductrices, et à les tirer de leur

long silence ; mais ils achèvent d'altérer leur santé et ne font que hâter la mort.

C'est surtout la passion du jeu que la plupart des habitans des *Antilles* poussent à l'excès ; il n'est pas rare qu'elle fasse taire chez eux les besoins les plus impérieux de la nature, les sensations de la faim, de la soif, du sommeil, celles des excrétions. Autour de ces tapis sur lesquels ils exposent leur fortune, on les voit pâles, immobiles, les yeux fixés..... Parfois leur figure se crispe, leurs mains, convulsivement tendues, cherchent à ressaisir la dernière pièce qui s'échappe.....

Ces phénomènes extérieurs prouvent aux yeux du médecin jusques à quel point leur système nerveux est impressionné ; et l'observation saura recueillir bien des preuves de la dangereuse influence d'une semblable passion.

Les mulâtres et les nègres forment la partie la plus nombreuse de la population des Antilles ; mais les nègres sont généralement placés aux derniers échelons de l'espèce humaine, et la domination des blancs ne contribue pas peu à les maintenir dans cette infériorité et dans cet abrutissement. Ils ont, pour la plupart, tous les vices de leurs maîtres, sans en avoir les vertus. Leur constitution est molle, paresseuse, leur caractère d'une faiblesse et d'une pusillanimité remarquable.

La crainte de la moindre douleur leur inspire le plus grand effroi. Cependant, quand il s'agit d'assouvir leur haine ou leurs passions, ils peuvent tout oser, et deviennent capables de la plus longue opiniâtreté, de la plus lâche dissimulation, et des crimes les plus atroces. La boisson et les femmes occupent tous les loisirs de leur servitude ; ils aiment surtout la danse à la folie, et s'y livrent avec une ardeur inexprimable.

Mal vêtus, assez mal nourris, ils éprouvent par cela même, et aussi en raison de leur organisation et de leurs habitudes, des maladies qui semblent plus particulières à leur race : la phthisie ; le mal d'estomac, que le docteur Ségond, de Cayenne, a récemment décrit dans un mémoire fort intéressant ; l'*apoplexie* ; les affections de l'appareil cutané, telles que l'*éléphantiasis* ; les *pians*, sortes de tubercules anormaux qui s'élèvent, bourgeonnent, se gercent et laissent suinter un pus séreux et fétide ; les *crabes*, compagnons assez ordinaires des *pians*, fissures rongeantes qui entament la plante des pieds ; les *taches hépatiques* ; la *lèpre* surtout, maladie affreuse dont rien peut-être n'égale la gravité que l'horreur qu'elle provoque. Il n'est pas rare, aux *Antilles*, de rencontrer les misérables qui sont atteints de cette affection, couchés dans les chemins, ou bien, comme le bon homme Job, assis sur des fumiers, et râclant, avec un morceau de pot cassé, le pus qui dégoutte de leurs ulcères.

Aux colonies Françaises, le gouvernement, jaloux sans doute du bien-être de leurs habitans, exile les lépreux à la *Désirade*. Cette île, comme l'a fort bien avancé le docteur Rayer, dans un article sur l'*éléphantiasis*, est remarquable par la beauté de son climat et la saveur de ses fruits; mais nous observerons que l'on y chercherait en vain la présence d'un médecin, et que les malheureux qui l'habitent, bien que retranchés de la société des autres hommes, n'en sont pas moins vivans.

CONSIDÉRATIONS MÉDICALES ET HYGIÉNIQUES.

Tout homme sage, qui estime la santé ce qu'elle vaut, doit s'attacher à connaître les causes des maladies et les moyens de les prévenir.

Il nous semble que la principale source des maladies est dans l'imprudence des habitans de ces îles, qui ne se précautionnent point assez contre ce qui peut les leur causer : il arrive à tout instant que le passage trop brusque du repos à un exercice fatigant, d'un état d'indolence à des plaisirs trop vifs, de la tempérance à des excès, entraîne les plus dangereux résultats. Il arrive aussi que plusieurs de leurs maux commençant sans douleur, ils les négligent jusqu'à ce qu'il ne soit plus temps d'y remédier.

L'on rencontre, aux *Antilles*, un grand nombre de *hernies*, *hydrocèles*, *sarcocèles* : outre les causes constitutionnelles, l'exercice fréquent du cheval, le coït immodéré les provoquent fréquemment. Mais une des maladies les plus communes, est l'*éléphantiasis des crabes*. Dans certaines colonies, elle affecte plus de la moitié des populations, comme nous l'avons observé, dans l'île de *St.-Martin*, durant les quatre années que nous y

fûmes chargé du service médical. L'humidité atmosphérique, jointe à une mauvaise alimentation et à l'habitude de marcher nu-pieds, contribue puissamment à développer cette affection.

L'on observe aussi des *ictères* et des *hépatites* sans nombre. Selon quelques auteurs modernes, l'exaltation du mouvement organique du foie causerait la plupart des maladies de ce viscère; et aux *Antilles*, où ce mouvement est sans cesse exalté sous les conditions atmosphériques, l'on conçoit aisément leur fréquence.

Durant les mois de Décembre, Janvier, Février, apparaissent les *catarrhes*, *pleurésies*, *phthisies*. Les nègres surtout sont très-sensibles à la fraîcheur, et sont plus souvent affectés. A cette époque, les fièvres prennent généralement le type intermittent. Durant la saison sèche, l'on voit se développer les érysipèles, les phlegmasies des *méninges*, de l'*encéphale*, des tuniques muqueuses intestinales. Les fièvres sont ordinairement rémittentes.

L'hivernage est regardé, à juste titre, comme la saison la plus malsaine des *Antilles*. La fièvre jaune revêt alors les caractères les plus alarmans, et puis la *dysenterie*, la *pustule maligne*, le *scorbut*, la *gastro-entérite*, les engorgemens œdémateux du tissu cellulaire, des ganglions lymphatiques, l'*ascite*, etc., etc..... Les fièvres deviennent continues, pernicieuses. Il est dangereux, à cette époque, de pratiquer les grandes opérations chirurgicales,

car les inflammations qui les suivent sont plus sujettes à la dégénérescence gangréneuse.

Le meilleur temps pour l'arrivée des Européens aux *Antilles*, est à partir du mois de Décembre jusqu'au mois d'Avril : c'est celui où la température est la plus douce, les variations atmosphériques moins subites et moins fréquentes. Il serait bon que ceux-ci préparassent leur acclimatement à l'aide d'une saignée, de boissons légèrement laxatives, et par un régime qui tendrait à débiliter le système sanguin. Ils éviteront les fatigues du corps comme celles de l'esprit, surtout l'insolation ; ils devront chercher à favoriser les évacuations stercorales à l'aide de lavemens émolliens, car la constipation est une des premières incommodités auxquelles ils sont alors sujets. Ils mangeront avec sobriété, et seront très-réservés sur l'usage des boissons vineuses, si mieux ils n'aiment s'en abstenir entièrement. Les œufs, le poisson, la volaille, les végétaux herbacés devront faire leur principale nourriture.

L'on a prétendu que la *syphilis* (une blennorrhagie, par exemple) rendait l'acclimatement aux *Antilles* plus prompt. Serait-ce en affaiblissant le sujet ? Il nous semble que les meilleurs effets de cette maladie consistent à nécessiter le repos, et à obliger les individus qui en sont atteints à une nourriture moins excitante et à une vie plus réglée.

Beaucoup de médecins regardent aussi les hémorroïdes comme des émonctoires naturels qui défendront le canal intestinal de maux plus graves, en déterminant l'effort morbifique à l'extérieur.

Nous pensons également que l'apparition des *boutons chauds* sera, pour l'Européen, un diverticulum favorable. L'on nomme ainsi, dans les colonies, une éruption cutanée déterminant un prurit brûlant et fort incommode, lequel s'exaspère avant le lever du soleil et après son coucher, et oblige l'individu qui l'éprouve à se gratter au point quelquefois d'ensanglanter la peau. C'est, je crois, l'*eczema simplex et rubrum* de Willan, ou *lichen agrius* du docteur Alibert. Cette éruption n'affecte que la partie supérieure du tronc : on l'observe surtout entre les épaules, autour du cou, à la poitrine, à l'abdomen et aux parties internes des bras, où elle se dessine sous forme de petits boutons rouges et groupés. Au bout de huit à dix jours, l'épiderme est desséché et forme de petites squammes minces qui se détachent et tombent sans laisser la plus petite trace. Ces boutons chauds apparaissent dans toutes les saisons, mais principalement durant l'hivernage. Il nous semble que les piqûres des maringouins et des moustics, les frottemens qu'occasionent les habits, l'irritation qu'éprouve la peau quand à la pluie succèdent brusquement les rayons d'un soleil ardent qui la

picotent et la brûlent, ne contribuent pas peu à leur développement.

I.

Le colon devra bâtir son habitation dans des lieux élevés et salubres; il devra l'assainir en multipliant les courans d'air, en favorisant l'écoulement des eaux stagnantes, en évacuant les égouts, en éloignant les amas de matières végétales et animales en putréfaction, en entretenant une extrême propreté. Le voisinage de quelques arbres la protègera contre les ardeurs du soleil, et entretiendra, durant la saison sèche, la fraîcheur du terroir. Les gorges humides des mornes, les étangs, les bords des rivières, les terres fraîchement défrichées, seront des voisinages dangereux qui pourront donner lieu aux fièvres de tous les types. Les eaux salines croupissantes, par leur évaporation continuelle, contribueront, en outre, à pervertir le système absorbant.

Le littoral de la mer est, pendant le jour, d'une température plus élevée que ne le sont les parties centrales des îles; durant la nuit, il devient au contraire plus froid et plus humide; car les rochers et les sables qui le forment ayant moins de capacité pour le calorique que la terre végétale, il s'ensuit de là qu'ils s'échauffent et se refroidissent plus promptement.

L'on pourra, en fermant les jalousies, intercepter le passage des rayons lumineux, qui sont les plus puissans véhicules du calorique, et rendre ainsi la chaleur des appartemens moins incommode.

L'on évitera de s'exposer aux variations de température, et, par-dessus tout, au passage brusque du chaud au froid.

L'on redoutera les vents du nord, nuisibles par le contraste de leur fraîcheur avec la haute température du climat, nuisibles en ce qu'ils font succéder des nuits froides et humides à des journées brûlantes.

II.

Till et Duhamel, et tant d'autres savans physiciens, ont observé combien les vêtemens et les enveloppes variées avaient une grande part dans la facilité avec laquelle les hommes supportent la chaleur. Aux colonies, les vêtemens devront être amples et légers.

Les chemises de coton nous semblent préférables, parce qu'elles entretiendront le corps dans une douce diaphorèse, et qu'une fois imbibées de sueur, elles s'opposeront à un trop prompt dégagement du calorique ; tandis que celles en toile, en permettant une évaporation spontanée, produiront un froid subit et dangereux. Les gilets de flanelle,

portés sur la peau, offriront, par la même raison, de grands avantages.

Si, après un exercice quelconque, l'on a été surpris par un vent frais ou par la pluie, et que la transpiration se trouve tout à coup supprimée, il faudra se hâter de la rappeler à la périphérie du corps à l'aide de frictions sèches avec de la flanelle.

Après une marche assez longue dans des routes humides, il sera bon de faire des frictions alcooliques sur les extrémités inférieures.

III.

L'on a vanté l'usage du café le matin, de l'absinthe, des toniques et aromatiques, afin d'éloigner les fièvres intermittentes : nous pensons que le meilleur préservatif, en ce cas, est de ne point s'exposer aux causes qui les produisent.

Les déjeuners doivent être légers. Quand arrive le milieu du jour, et que l'estomac est chargé d'alimens, la digestion est des plus laborieuses ; la tête devient pesante ; l'on se sent porté au sommeil : celui-ci devient lourd, pénible, accompagné de revasseries fatigantes; le front, les épaules, la poitrine, deviennent plus particulièrement le siége d'une abondante transpiration. Il n'est point rare que l'on sorte de cet assoupissement avec une violente céphalalgie.

L'usage des viandes ne doit point être trop répété. Le bœuf offrira une chair coriace d'une saveur peu agréable, le porc sera trop sapide, trop excitant, le chevreau indigeste et fétide. Le bœuf et la morue salée, dont les créoles sont très-friands, développent souvent la gastrite, le scorbut et des maladies cutanées : la nourriture végétale sera la plus en harmonie avec la constitution des habitans.

Les fruits, en raison de leur grande acidité, de leur vive fraîcheur, enfin, de leur saveur agréable qui les fait rechercher, deviennent fréquemment la cause des dysenteries. Certains sont indigestes à raison du principe oléagineux qu'ils contiennent uni à une fécule amylacée. L'on préférera ceux dans lesquels le principe mucoso-sucré prédomine.

Dans les racines, l'on trouve de la fécule, du sucre, souvent des principes âcres très-vénéneux : telle est la racine de *manioc*, qui, privée de son suc par le lavage et la dessication, fournit une excellente fécule.

Les eaux des rivières sont généralement assez bonnes ; cependant quelques-unes coulent sous des ombrages épais qui les privent de l'action de la lumière ; d'autres entraînent, surtout après les pluies abondantes, une grande quantité de substances étrangères et de matières végétales en décomposition : celles-ci sont très-indigestes, très-nuisibles, et peuvent donner lieu à cette *dysenterie* si fréquente et si meurtrière.

Les boissons désaltérantes qui conviendront le mieux seront l'eau légèrement acidulée ou mêlée à une très-petite quantité de vin ou d'alcool, la bière et le sirop de vinaigre étendus d'eau, des émulsions telles que l'orgeat. Mais si le corps était échauffé, si surtout la peau était en sueur, il y aurait le plus grand danger à vouloir apaiser sa soif à l'aide de boissons froides; la *pneumonie*, la *colite*, la *gastrite*, etc., ne tarderaient point à se développer avec une intensité des plus graves. Mieux il vaudrait, en ce cas, user de boissons tièdes.

L'usage du punch, que les habitans préparent en mêlant du suc de citron, du sirop, du rhum et de l'eau, est souvent nuisible par ses qualités beaucoup trop stimulantes.

IV.

On se lèvera de bonne heure afin de jouir de la fraîcheur du matin.

Autant des fatigues excessives seront dangereuses, autant un exercice modéré sera salutaire: le matin, il préparera l'estomac aux alimens; le soir, il procurera un sommeil réparateur.

Les bains froids ne conviennent point généralement : ils seront surtout dangereux pour les convalescens des maladies inflammatoires.

Les bains tièdes seront les meilleurs; mais leur

usage ne doit être répété que dans un but de propreté. Cette propreté est essentielle dans ces climats.

Il serait imprudent de dormir sur la terre durant le jour; et, durant la nuit, l'on s'exposerait aux affections morbifiques les plus graves.

Beaucoup de colons ont l'habitude de se livrer au sommeil durant les heures les plus chaudes du jour. Ils appellent cela faire la *sieste* ou la méridienne; ils succombent à l'accablement produit par l'ardeur du soleil, et leurs paupières se voilent d'elles-mêmes à la trop grande clarté du jour. Cette disposition est d'autant plus grande, comme nous l'avons déjà dit, que le repas du matin a été plus substantiel. Un semblable sommeil est dangereux : il ajoute à la pléthore qu'occasione la digestion; il peut déterminer des *congestions*, des *apoplexies*.....

V.

Les travaux d'esprit, les veilles trop prolongées, en stimulant fortement le système nerveux, prédisposeront aux maladies de cet appareil, et pourront entraîner des encéphalites mortelles.

Les affections tristes rendent la circulation pénible : elles entretiennent ou augmentent les stases et les engorgemens des viscères.

Dans ces contrées, la tranquillité d'âme et la

gaîté nous semblent un des moyens les plus puissans de l'hygiène pour conjurer les maladies. La gaîté distrait l'homme de ses fatigues, engourdit ses douleurs, et le rend fort contre l'adversité.

FIN.

FACULTÉ DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. Dubrueil, *Doyen.*
Broussonnet, *Examinat.*
Lordat, Président.
Delile.
Lallemand.
Caizergues, *Examinat.*
Duportal, *Suppléant.*
Dugès.

MM. Delmas.
Golfin, *Examinateur.*
Ribes.
Rech.
Serre.
Bérard.
René.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. Viguier, *Examinat.*
Kuhnholtz.
Bertin.
Broussonnet.
Touchy.
Delmas.
Vailhé.
Bourquenod.

MM. Fages.
Batigne.
Pourché.
Bertrand, *Examinat.*
Pouzin.
Saisset, *Suppléant.*
Estor.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.